CRITIQUE, festival. 45ème festival Montpellier Danse. MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 25 juin 2025. Crystal Pite / Simon McBurney : « Figures in extinction » par le Nederlands Dans Theater

Une claque. C’est le mot qui revient, inévitable, en sortant de l’Opéra Berlioz. Et pourtant, il semble bien faible face à ce que Crystal Pite, Simon McBurney et les 23 interprètes virtuoses du *Nederlands Dans Theater* viennent de déployer sur la scène du 45e Festival Montpellier Danse. Avec *Figures in Extinction*, ils ont créé ensemble un manifeste saisissant pour notre époque, un triptyque qui vous prend aux tripes et ne vous lâche plus.

On est happé d’emblée. Le premier volet, *The List*, est une élégie funèbre d’une beauté à couper le souffle. Face à la liste interminable des espèces disparues – le bouquetin des Pyrénées, le guépard asiatique, la mer d’Aral… – les corps des danseurs se métamorphosent. Les bras deviennent des cornes immenses, les dos se courbent en vagues de poissons, les gestes esquissent le frémissement d’une orchidée ou d’un glacier qui se disloque. Ce n’est pas une simple imitation, c’est de la poésie pure, une incarnation magnifique et

bouleversante de ce que nous sommes en train de perdre. La scénographie, la lumière crépusculaire de **Tom Visser** et la bande-son immersive, entre voix d'enfant et bruit du monde, créent un sentiment d'urgence et une beauté crépusculaire absolue.

Puis, brutalement, le ton change. Le deuxième acte, *But then you come to the humans*, est un électrochoc. Adieu la nature, place à l'aliénation moderne. Des silhouettes en costumes-cravates, figées, les yeux rivés sur la lumière bleue de leurs téléphones. La pièce devient alors une satire féroce de notre hyper-connectivité. Une voix *off*, cliniquement, dissèque notre dépendance numérique, tandis que les danseurs, avec une précision implacable, incarnent la frénésie absurde des réseaux sociaux, la déconnexion au sein même de la connexion, jusqu'à une dissection de l'être humain lui-même. Ce passage, dense et intellectuel, peut déstabiliser, mais sa force satirique est indéniable.



Requiem, le dernier volet, est peut-être le plus poignant. La fresque s'achève sur une méditation profonde autour de la mort. Dans une chambre d'hôpital, on voit la famille en deuil. La danse se fait plus grave, plus lente, elle interroge le passage, la mémoire, la place des morts parmi les vivants. Les images sont puissantes, presque sacrificielles, et la chorégraphie, en s'affranchissant de l'excès de textes des parties précédentes, touche à une forme de grâce et de mélancolie universelle

Oui, certains diront que ce deuxième acte est bavard, que le propos philosophique de Simon McBurney éclipse parfois la danse. Mais c'est peut-être là la force de ce spectacle hors normes : il ne se contente pas de danser la fin du monde, il nous l'explique, nous la fait ressentir, nous confronte à notre propre rôle, à la fois fossoyeur et victime. C'est dense, complexe, parfois déroutant, mais jamais vain. *Figures in Extinction* est une œuvre nécessaire, une gifle philosophique et une expérience esthétique d'une intensité rare. Le *Nederlands Dans Theater*, dans un état de grâce, et ses deux maîtres-artisans signent un spectacle qui restera comme l'un des grands moments du festival occitan, et même de toute cette décennie. Une *standing ovation,* amplement méritée, est venu couronner ce cri d'alarme artistique d'une beauté inouïe.

CRITIQUE, festival. 45ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 25 juin 2025. Crystal Pite / Simon McBurney : « Figures in extinction » par le Nederlands Dans Theater. Crédit photographique (c) Dtoits réservés

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 23 octobre 2024. « Solo echo » de Crystal PITE et « Ties Unseen » de Christos PAPADOPOULOS par le Nederlands Dans Theater

Quelle soirée que cette représentation donnée par le Nederlands Dans Theater (I) au Théâtre de la Ville ! La compagnie néerlandaise, couronnée l'été dernier par le *Prix de la Critique*, a une nouvelle fois confirmé son statut d'incontournable du paysage chorégraphique européen, nous offrant un programme d'une intensité et d'une beauté inouïes. Il mêlait *Solo Echo* de Crystal Pite et la création *Ties Unseen* de Christos Papadopoulos. Une soirée qui a tenu toutes ses promesses et qui restera gravée dans les mémoires.

Crystal Pite nous a offert avec *Solo Echo* une œuvre d'une perfection hivernale, où la beauté se teinte d'une profonde

mélancolie. Inspirée par le poème *Lines for Winter* de Mark Strand et portée par les *Sonates pour violoncelle et piano* de **Johannes Brahms**, la pièce explore le temps qui passe, les pertes inévitables et l'acceptation. Comme le suggérait déjà un critique, c'est une œuvre qui semble intemporelle. La scène, plongée dans une pénombre élégante, est traversée par un rideau de neige tombant en silence. Ce décor d'une épure saisissante est le théâtre d'une chorégraphie d'une fluidité exceptionnelle. Pite, fidèle à son style, privilégie ici les duos, où les corps s'entrelacent avec une maîtrise stupéfiante, créant un dialogue corporel d'une grande richesse. La vitesse et la précision des danseurs sont telles que la complexité des mouvements semble devenir une seconde nature, comme le soulignait une analyse à propos de la pièce. Mais c'est dans la seconde partie que la puissance émotionnelle de l'œuvre éclate vraiment : les danseurs, unis en un collectif vibrant, esquissent une série de tableaux saisissants qui évoquent le soutien, l'abandon et la perte. Chaque danseur qui s'efface du groupe apparaît comme une métaphore de la disparition des êtres chers, ou même de nos propres traits de jeunesse. Le final, imprégné d'une tristesse ineffable, voit un homme s'allonger sur le sol, seul, tandis que la neige continue de tomber, laissant le public dans un silence empreint de recueillement.



Christos Papadopoulos, avec sa nouvelle création *Ties Unseen*, a proposé une expérience chorégraphique tout aussi marquante. S’il est difficile d’en décrire précisément la trame, tant elle joue sur l’abstraction et la puissance visuelle, on retient une œuvre qui travaille la notion de nuance avec une force inouïe. Là où Pite se nourrit du romantisme de Brahms, Papadopoulos utilise la musique de **Jeph Vanger** pour créer un univers plus mystérieux, presque hypnotique. Sa gestique, précise et répétitive, semble explorer des liens invisibles, des connexions et des tensions qui naissent entre les corps. Les interprètes du **Nederlands dans Theater**, portés par une énergie dynamique exceptionnelle, insufflent à cette chorégraphie une vie et une intensité qui captivent l’attention de la première à la dernière seconde. Qu’ils soient portés par le lyrisme poignant de Pite ou les défis plus abstraits de Papadopoulos, ils se livrent corps et âme, avec une maîtrise et une sincérité bouleversantes. La fluidité, la rapidité, la connexion quasi télépathique qui les unit sont un spectacle en soi.

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la ville, le 23 octobre 2024. « Solo echo » de Crystal Pite et « Ties Unseen » de Christos Papadoupoulos par le Nederlands Dans Theater. Crédit photographique © Rahi Rezvani

---

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 24 septembre 2023. M. MORIN / X. XIN / C. PITE. Ballet de l'Opéra National de Paris.

Nous sommes au **Palais Garnier** pour un programme de danse contemporaine exclusivement féminin ! Au retour du surprenant ballet *The Seasons' Canon* de **Crystal Pite** se joignent deux créations très fortement attendues : *The Last Call* de **Marion Motin**, chorégraphe venue du monde du hip-hop et de la pop, ainsi que *Horizon* de **Xie Xin**, première chorégraphe chinoise invitée à l'**Opéra national de Paris**. Une rentrée prometteuse du ballet !

Rentrée singulière, plaisirs partagés

Le programme originalement conçu par l'ancienne Directrice de la Danse, **Aurélie Dupont,** a le mérite de montrer, d'emblée, la diversité du répertoire du ballet de l'Opéra. Les trois œuvres font appel au corps de ballet, exclusivement ; les danseurs pour les deux créations ont été, comme d'habitude, sélectionnés par les chorégraphes. Leurs choix correspondent bien aux ambiances qu'elles souhaitent créer pour la somptueuse scène du Palais Garnier. Les langages chorégraphiques ne sont pas en opposition, mais on constate l'immense espace qui sépare les styles de **Marion Motin** et de **Xie Xin**, dans leurs débuts à la « Grande Boutique ». Ce n'est presque pas une distance spatiale, elle est aussi dimensionnelle en effet. Développons…



The Last Call est un ballet de 30 minutes pour 16 danseurs, sur une excellente conception musicale originale de **Micka Luna**. S'il n'est pas narratif, il n'est pas entièrement abstrait non plus. Marion Motin dit qu'elle aime proposer des univers avec une histoire, bien qu'on n'aille pas forcément la comprendre, l'histoire. Il y a deux personnages nommés, La mort interprété par **Axel Ibot,** tout de noir vêtu, et Le vivant d'**Alexandre Boccara**, en jeans et en marcel. Au tout début du ballet ce dernier vient sur une scène peu éclairée pour répondre l'appel d'une cabine téléphonique d'un autre temps, mais curieusement d'apparence futuriste en même temps. Il a forcément entendu quelque chose de bouleversant, ce qui lui inspire un mini-solo désespéré très expressif, voire expressionniste et torturé, superbement interprété. Nous ne savons pas si la suite est du théâtre dansé ou un enchaînement de mouvements, parfois, stylisés. Absolument tout est là pour marquer l'auditoire, et c'est franchement et fraîchement cohérent : les impressionnants décors de la chorégraphe, avec la scénographie de **Camille Dugas** ; les surprenantes lumières de **Judith Leray** (mi-futuriste, mi-rétro), les costumes d'**Arthur Avellano** (latex et cuirs, parfois fluo)… C'est une œuvre de grande allure (même si légèrement post-apocalyptique dans les bords), qui met en valeur les physiques des danseurs, avec une musique dont la pulsation constante et évolutive ne peut pas laisser indifférent. Voir nos danseurs préférés s'exprimer dans ce style d'influence urbaine et pop est en soi un spectacle qu'on voit peu, ça fait plaisir, mais c'est fugace. En tout cas par rapport à la danse. Les moments de groupe (presque la totalité) sont intéressants, plus par la maîtrise que par l'abandon, mais nous avons l'impression d'avoir assisté à un enchaînement de mouvements plus ou moins référentiels de la culture pop, un peu de Fosse, un peu de hip-hop, avec un travail des mains qu'on trouve curieux… Chorégraphié modestement, le ballet est néanmoins bien reçu par le public, quelque peu fasciné par la singularité étrangement familière de la création.

Deux salles, deux ambiances

Après un précipité un peu long en raison des différences techniques évidentes des productions vient la création de **Xie Xin**, *Horizon*, pour 9 danseurs, sur une musique originale de **Sylvian Wang**. Le sublime décor signé **Hu Yanjun** (avec les incroyables lumières de **Gao Jie**) est comme un tableau vivant vaporeux, illustrant des cascades de brume infinies et en constante transformation. Xie Xin nous dit que son esthétique « tend » vers l'abstraction, et que cette création parle de « *soleil qui se lève, puis se couche, comme un sentiment circulaire ; les gens qui entrent dans nos vies, et puis qui s'en vont*… ». Les costumes transparents et flottants de **Li Kun** participent à l'ambiance générale qui a, entre autres, ce mérite insolite d'être à la fois organique et onirique. La chorégraphie est une exploration constante des lignes, plus dans l'aspect d'une matière vivante et fluide que dans une quelconque pureté rigide. L'espace, qui ne change pas vraiment mais qui se transforme devant nos yeux, n'est plus du tout un plateau, et les danseurs, par la force de leur implication et de leurs talents, ne sont presque plus des danseurs. Et pourtant, ils y dansent ! Dans toute cette danse liquide et parfois délicate, des personnalités et des personnes se révèlent, en solo, en duo, en trio, en quatuor, tous ensemble ou non. Comme un songe d'un temps sans fin ni commencement. Dans cette création si spéciale à nos yeux, les danseurs dans leurs interprétations sont à la fois dans l'abandon et dans la rigueur. **Takeru Coste** campe un solo merveilleux où son corps en mouvement se confond avec la brume ; **Marion Gautier de Charnacé** est rayonnante et grave en même temps ; **Nine Seropian** brille d'un brio presque menaçant… Avec les 9 danseurs en mouvement constant, nous n'avons pas vu passer les 30 minutes du ballet ! Ces 9 personnes entrées sur scène discrètement

maintenant s’en vont, mais non sans recevoir avant leur départ une avalanche de bravos et d’applaudissements !

Pour clore, le retour attendu de *The Seasons’ Canon* de **Crystal Pite** ! Peut-être une des nouvelles œuvres-phares contemporaines de l’Opéra, le ballet est tout aussi saisissant qu’il y a 7 ans ; avec son atmosphère étrange, un aspect tribal transfiguré, ces 54 costumes identiques, curieusement tâchés de turquoise, ces amibes et mille-pattes en mouvement, sur les célèbres *Quatre Saisons* de Vivaldi revisitées par le compositeur **Max Richter.** Logiquement, il n’y a plus le choc esthétique que nous avons eu à la création, mais il y a (et c’est encore mieux) de jolies mises en avant, voire des améliorations. Nous pensons à l’excellente interprétation de **Laure-Adélaïde Boucaud** et surtout et notamment à celle de **Jack Gasztowtt**, tellement virtuose.

Un programme contemporain pour tous les goûts au final, avec deux créations insolites qui méritent d’être vues et revues, pour différentes raisons. Un moment fort, stupéfiant !

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 24 septembre 2023. M. MORIN / X. XIN / C. PITE. Ballet de l’Opéra National de Paris. A l’affiche du Palais Garnier, jusqu’au 12 octobre 2023. Photos (c) Julien Benhamou.

VIDEO : Extrait de « The Seasons’ Canon » de Crystal Pite par le Ballet de l’Opéra National de Paris.

Festival Besançon Franche-Comté, 11 – 20 sept 2020 : 73è édition, « limitée »



Festival Besançon Franche-Comté, 11 – 20 sept 2020. Le 73ème Festival international de musique de Besançon Franche-Comté propose, covid oblige, une « édition limitée », restreinte et inédite. Reconnaissons qu'elle n'a en rien perdu en qualité et diversité. Au **Théâtre Ledoux**, ou au **Grand Kursaal**, Besançon renoue avec les émotions musicales et sonores les plus intenses, en petite formation et audience resserrée (certains programmes sont ainsi présentés deux voire trois fois). Assurant l'accueil sécurisé des festivaliers et spectateurs, le Festival préserve la richesse et l'éclectisme d'une programmation dépassant 30 concerts : l'offre est multiple (orchestrale, chambriste…) et prend en compte l'accessibilité, l'ouverture, le partage (jazz, musiques du monde, plein-air, en salles sans omettre retransmissions sur écrans géants et sur Internet). Ne rien sacrifier à la qualité, l'audace et aussi la diffusion pour tous… Fort de ses **10 journées musicales**, le Festival de Besançon confirme qu'il est bien un acteur culturel majeur en Franche-Comté. La création et **les musiques contemporaines** sont bien représentées comme en témoignent la continuité de la résidence de **Camille Pépin**, réjouissante compositrice d'aujourd'hui (concerts des 18, 19 puis 20 sept : *The Road not taken, Number 1, Nightawks*…) ; comme les 12 Variations / » transformations » d'après un menuet de Mozart par **Gérard Pesson**, le 15 sept, aux

2 Scènes).

73è Festival de Besançon Quelques temps forts De Bizet et Chabrier au Milonga

11 sept, 20h30 (concert d’ouverture et plein air avec l’Orchestre Victor Hugo Franche-Comté : Chabrier, Bizet, Rimski, Marquèz) ; 13 sept, 15h (Quatuor Yako : Beethoven, Glass, Debussy) ; The Naghash Ensemble (musique arménienne, le 14 sept, 21h) ; Haendel en majesté par le Concert Spirituel (te Deum, Coronation Anthems, God save the King), le 15 sept, 20h ; Gran Partita de Mozart, le 16 sept, 15h (Winds Arts Orchestra et l’illustrateur Grégoire Pont) ; Spectacle Bartok par la Compagnie Bacchus, le 17 sept, 18h et 20h30 ; Mélodies des Balkans (Quintet Bumbac, le 17 sept, 21h) ; Trio Metral (Belfort, le 18 sept, 19h et 21h – puis Besançon, le 19h à 20h) ; Soirée violoncelle (Alisa Weilerstein) et l’Orch de chambre de Lausanne (le 18 sept, 20h) ; Récital de la pianiste Célia Oneto Bensaid (Pépin, Glass, Ravel : Miroirs), **le 20 sept** à 15h. Enfin en clôture, Milonga par l’Orquesta Silbando (Grand Kursaal, 17h, entrée libre selon places disponibles).

VOIR ici la programmation complète :
https://festival-besancon.com/73e-edition/